

## TRADUIRE DELEUZE

Multitudes n°29 [online]

JEHANNE DAUTREY

# Géographie du multiple. La traduction comme problème philosophique chez Gilles Deleuze

Deleuze fut par excellence le philosophe non-voyageur ; et pourtant, sa langue et sa pensée ne cessent d'être traversées par une culture cosmopolite. S'il se rapporte aux langues étrangères, c'est en tant qu'elles recèlent de nouvelles modalités de pensée, la pensée étant travaillée par la langue autant qu'elle la travaille. Célèbre est ainsi l'admiration de Deleuze pour la langue anglaise, pour l'absence de hiérarchie qu'on y trouve entre les éléments syntaxiques ; la valorisation des possibilités de la langue anglaise est le pendant de la critique d'un rapport à la langue de type heideggérien, basé sur la racine et sur les associations de syntagmes : à travers toutes deux s'affrontent selon Deleuze deux conceptions de la pensée, l'une rhizomatique, l'autre arborescente. Ainsi, l'anglais actualise le rêve d'une langue qui saisit les choses dans leur devenir et dans leur mouvement sans les déterminer dans des rapports individués. Et Deleuze va prendre cette expression à la lettre, en créant les expressions célèbres de « devenir minoritaire », « devenir femme ».

Plus compliqué est le rapport de Deleuze avec la culture germanique : là où la littérature anglophone et la langue anglaise sont pour lui tout entières situées du côté du devenir, la culture allemande, en l'occurrence la langue, la philosophie et la littérature, sont réparties de part et d'autre du devenir et de

ce qui le nie. Aussi ce rapport se présente-t-il comme clivé et teinté d'une forte ambivalence. D'un côté, les philosophes de l'appareil d'Etat et du verbe être (Hegel, « éjèlle », comme le prononçait Deleuze avec une sorte de méchanceté joyeuse, Heidegger, Goethe et dans une moindre mesure Kant), la psychanalyse et le despotisme de son régime signifiant (Freud), la musique et son devenir mortifère (Wagner). De l'autre, un philosophe (Nietzsche) et des écrivains qui inventent des lignes de fuite dans la langue en même temps qu'ils mettent à jour les mots d'ordre qu'elle véhicule (Kafka, Kleist, Canetti, Hölderlin), et enfin, une nouvelle pensée mathématique, la topologie algébrique de Riemann, qui va influencer profondément sa pensée. Quant à la langue allemande, Deleuze lui reproche de maintenir encore trop de subordinations grammaticales dans les procédés d'agglutination qu'elle partage avec l'anglais, contrairement à ce dernier.

Une culture, donc, présentée comme traversée par une ligne de fracture. Mais cette fracture n'est pas plaquée par Deleuze sur cette culture, celle-ci la construit elle-même de l'intérieur. De par le contexte historique tout d'abord, la langue et la culture allemandes s'étendant bien au-delà des frontières de l'Allemagne, jouant au sein des empires le rôle d'appareil de pouvoir autant que de dénominateur commun à des peuples différents. Ainsi, nulle part ailleurs qu'en Allemagne peut-être, l'affrontement des processus de territorialisation et de déterritorialisation, des logiques molaires et moléculaires, des arborescences et des rhizomes, ne s'est fait aussi violent : au travail de déterritorialisation opéré par les écrivains tels que Kafka, Kleist ou Canetti, répond la récupération des entreprises de ces derniers. C'est Kafka lu à la lumière des théories freudiennes, Kleist rejeté par Goethe, Nietzsche lu comme précurseur des théories du surhomme. Le problème, c'est que Deleuze désireait faire exactement le contraire : relire Freud à partir de Kafka, Goethe à partir de Kleist, éclairer les processus en jeu dans le totalitarisme à partir de l'appareil conceptuel nietzschéen... Or, il nous semble que c'est précisément parce qu'elle est prise dans ce clivage que le devenir mineur inventé par la littérature germanique a quelque chose à nous apprendre

quant à la nature et aux formes du concept de devenir chez Deleuze. Dans cette culture, le devenir se construit dans une résistance à une culture et à une langue majeures avec lesquels les écrivains sont en contact permanent ; c'est d'ailleurs dès 1975, à partir des réflexions de Kafka sur la possibilité pour le yiddish et plus généralement pour la littérature d'instaurer un rapport politique à la langue allemande que Deleuze et Guattari concevront le concept de littérature et de langue mineures ; et ce n'est que dans un second temps que ce concept sera appliqué à la langue et à la littérature anglaises.

Deleuze explique comment la littérature anglaise fait filer la langue en renonçant à tout pliage : soit qu'elle le fasse par des phrases sans fin comme Kerouac ou Miller, soit qu'elle le fasse au contraire par des bribes qui deviennent presque agrammaticales à force d'être condensées, comme chez James ou Melville. Les deux ne sont pas antinomiques, un écrivain peut pratiquer les deux à la fois ou bien instaurer un rythme fait d'alternances entre l'un et l'autre. Ce qui est déroutant, c'est que la littérature allemande semble obtenir cette ligne de déterritorialisation par des procédés exactement opposés, par une surcharge des tours et détours de la langue. C'est, chez Kafka, l'usage exagéré des propositions emboîtées à construction verbale inversée propres à la langue allemande, qui font de la lecture un balayage permanent d'avant en arrière ; c'est une recherche de précision exagérément tâtonnante qui en vient à se détruire elle-même, un peu comme chez Beckett, la description s'effondrant sur elle-même au fur et à mesure qu'elle avance, comme un château de sable. La tendance de la traduction en français de ces textes fut longtemps d'alléger cette langue, de la tirer vers la légèreté de la langue française ; et ce n'est que depuis peu que les traducteurs, concevant qu'un texte n'est pas que l'exposition d'un sens mais un système en tension dont il convient d'actualiser les forces, se tiennent au plus près de ces rythmes syntaxiques et lexicaux internes<sup>1</sup>. Que l'on prenne le processus de déterritorialisation opéré par Kafka, par Celan ou par Benjamin, il apparaît que

---

<sup>1</sup> Voir la nouvelle traduction des *Essais* de W. Benjamin par J.J. Monnoyer et l'introduction faite à cette traduction.

celui-ci n'est pas une déterritorialisation par adjonction et faux raccords de segments de lignes, c'est une déterritorialisation par fractalisation des syntagmes ou plus généralement des éléments.

Or, c'est là, nous semble-t-il, inventer une expression du devenir tout à fait différente de celle que pointe Deleuze dans le « et » anglais ; ce n'est pas la création d'un devenir a-parallèle, c'est la création d'une nomination par brouillage, par négation, par juxtaposition du « ni...ni ». Cependant, ces modalités nous rappellent celles du concept lui-même, qui procède souvent à partir d'un terme qu'il commence par vider de son acception usuelle. Notoire est ainsi la manière dont les concepts deleuziens se construisent dans un rapport de tension avec la philosophie classique : c'est, dans les premiers livres, le conflit entre fond et fondement dans *Différence et Répétition*, entre notion et concept dans le *Spinoza*, ou bien entre éthique et morale dans le *Hume*. Tantôt ils viennent de différentes strates de la langue philosophique que Deleuze fait jouer les unes contre les autres : ainsi pour les concepts cités ci-dessus. Tantôt Deleuze va chercher ses concepts hors de la philosophie, dans d'autres domaines de pensée : dans la littérature (et en particulier dans les littératures étrangères : Kafka, Burroughs, Dostoïevski ; Melville (Bartleby) ; dans les sciences comme par exemple dans la géométrie différentielle riemannienne où il puise une nouvelle théorie des surfaces, des singularités, des relations, dans l'agronomie, dont il extrait le concept de rhizome ; quant à la musique, il lui emprunte la notion de mineur/majeur, et il emprunte à Boulez les catégories du lisse et du strié.

La question qui nous intéresse n'est cependant pas tant de voir d'où viennent ces concepts qui font jouer une étrangeté de la pensée vis-à-vis d'elle-même que de voir comment leur sens se construit dans un décrochement par rapport au concept classique. De ces termes extraits, Deleuze extrait un sens opératoire, une valeur diagrammatique qui ne vaut pas seulement pour ce dont elle parle, que pour un nouveau champ d'application qu'il ouvre : le schéma arborescent est un concept quand il exprime un diagramme qui ne qualifie pas tant les

arbres que des formes de pensée. De même, le mot d'ordre est autre chose qu'un souvenir d'enfance, quand il est rapporté au régime de signes particulier qu'il fait fonctionner<sup>2</sup>. Et ces extractions permettent autant à Deleuze de forger sa langue philosophique que d'assurer le mouvement de va et vient indispensable de la philosophie au dehors. Comme il le rappelait à Jean-Clet Martin en préface au livre de ce dernier, le concept ne doit pas naître d'un fond philosophique (sous peine pour l'activité philosophique de ne pas sortir d'une rhétorique argumentative et dialectique) mais doit venir d'ailleurs, d'un dehors non philosophique<sup>3</sup>. Que les énoncés philosophiques viennent d'un ailleurs, empêche aussi de réduire cet ailleurs au statut d'objet d'étude de la philosophie, d'objet d'application d'un concept que l'on aurait commencé par penser abstraitement. L'abstraction naît dans un second temps, par soustraction. On trouve ainsi dans *Mille Plateaux* un procédé de retour des phrases sur elles-mêmes qui évoquent les procédés littéraires de Kleist ou de Kafka : car, en même temps que l'on construit un concept, il faut détruire la fausse image que l'on pourrait s'en faire, le faux usage que l'on pourrait en faire.

Le concept ainsi fabriqué se développe ensuite dans une transversalité qui crée des recouvrements entre les différents domaines. Prenons par exemple le concept de pli, élaboré non seulement dans *Le pli*, mais aussi dès le *Foucault* : celui-ci est commun au tissage, à la musique dans la forme de l'accord comme enveloppement de sons et aux mathématiques. Cela ne veut pas seulement dire qu'avec ce concept, Deleuze met en évidence une opération commune à trois domaines différents qui concernerait la philosophie, en particulier celle de Leibniz. Cela veut dire aussi que Deleuze dégage un point de vue depuis lequel, par exemple, la musique est une surface complexe au sens topologique du terme, un tissage du sonore dont les figures musicales sont les lignes de développement et les accords les nœuds ou singularités d'enveloppement. Quand Boulez invente son concept de temps lisse et de temps strié, il

---

<sup>2</sup> On ne confondra pas cette question du passage du souvenir d'enfance ou de l'idée au concept avec cette autre question qu'évoque Deleuze dans *Mille plateaux*, du passage du souvenir d'enfance au « bloc d'enfance » ou « devenir-enfant » (cf *op. cit.*, p. 360).

<sup>3</sup> *Variations*, éd. Payot, 1993, p. 8.

propose en même temps un nouveau modèle de tissage musical comprenant de nouvelles modalités d'enveloppement et de développement. Et si la topologie est convoquée, c'est dans la manière dont cette surface se construit dans l'écoute, comme une succession de plis et de déplis qui sont autant des plis du temps créateurs de temporalités psychiques (capacités de mémoire, d'oubli, d'anticipation) que des plis du sonore. Non pas la mémoire comme surcodage temporel et négation du devenir, mais la mémoire comme projection momentanée de l'écoute par greffe d'une activité de vision sur une activité d'audition, comme développement local d'un voisinage enveloppé dans une singularité et rejoué à chaque nouvel événement musical. Ce n'est pas seulement la musique qui y gagne, mais aussi les mathématiques ; ces dernières y gagnent une possibilité nouvelle de penser leur espace comme un espace créé par elles et attaché à leurs figures et non comme un espace universel.

Ainsi, par rapport à la manière dont Hegel pense le mouvement du concept, sur la façon dont le concept se charge chez ce dernier d'une mémoire, d'une totalité du sens, on peut dire que le concept deleuzien n'est pas seulement chargé de la mémoire du texte mais aussi d'une multiplicité de sens extérieurs à la philosophie que la pensée traverse autant qu'elle les raccorde les uns aux autres. La spécificité du sens du concept chez Deleuze, c'est la capacité à créer une zone de voisinage entre des domaines de pensée éloignés qui jette un éclairage oblique sur ces derniers. Il ne s'agit pas d'une mémoire qui se déposerait strate après strate, mais d'une totalité qui coexiste avec elle-même et qui s'actualise sous la forme de ces voisinages atypiques.

Cette manière de construire les concepts pose un problème épineux de lecture autant que de traduction. Le problème pour les traducteurs de Deleuze est non seulement de traduire les termes, mais aussi de traduire (si tant est que ce soit possible) ce jeu de renvois dans lesquels Deleuze construit ses concepts et qui forme une mise en variation de ce dont parle la langue – sorte de contrepoids du fonctionnement des mots d'ordre qui caractérisent le fonctionnement usuel du

langage. Le premier problème pour l'allemand est le glissement syntaxique de la forme nominale à la forme adjectivale qui accompagne fréquemment chez Deleuze le passage du terme au concept : de l'arbre ou du rhizome, on passe au schéma arborescent ou rhizomatique. Or, l'allemand a une préférence pour les noms : au lieu de dire *baumartiges schema* (schéma arborescent), il dira plus volontiers *Baumschema* (« schéma d'arbre ») et *Rhizomschema* (« schéma de rhizome »).

Le second problème est de savoir comment engager cette géographie du multiple dans la lecture et dans le sens du concept. Et le cas du concept de mineur est à cet égard emblématique. En français, mineur est une notion qui appartient à plusieurs contextes, et dont le sens est à la fois quantitatif et qualitatif : est couramment dit mineur ce qui est de moindre importance par rapport à un élément majeur. Le couple mineur/majeur désigne également un clivage au sein du monde tonal, inventée par la musique baroque avec l'avènement de l'harmonie et qui joue entre deux sortes de tons aux caractéristiques opposées et complémentaires. Le baroque invente un principe d'unité des sons basé sur l'harmonie et l'accord ; or, ce principe d'unité (par enveloppement) s'actualise selon deux modes, le mineur et le majeur ; le mineur est un mode instable, c'est-à-dire dont les accords comportent des tensions, tandis que le majeur est un mode stable. L'opposition entre mineur et majeur pour désigner la différence entre l'enfant et l'adulte reprend cette même distinction du stable et de l'instable, mais cette fois-ci du seul point de vue de la stabilité. Le concept que fabrique Deleuze emprunte à ces différentes acceptions : l'opposition majeur/mineur recouvre chez Deleuze l'opposition identité/devenir, au sens où le mineur repose sur un principe de mise en variation des variables mêmes. Le mineur devient concept, dès lors qu'il est pensé comme relevant d'un type de rapports qui procèdent par mises en variations plutôt que par fixation de constantes. Et c'est toute l'évolution du chapitre « Postulats de la linguistique » de *Mille Plateaux* que de passer d'une analyse des conditions de la mise en variation dans la musique, puis dans le chant, à la mise en variation de la langue parlée. « Il y a une sobriété et une

variation qui sont comme un traitement mineur de la langue standard, un devenir-mineur de la langue majeure. »<sup>4</sup> Là encore, c'est la force de Kafka que d'avoir su pointer cette caractéristique de la langue mineure. Ainsi, le sens musical du terme mineur infiltre le sens courant pour donner une nouvelle catégorie du devenir. La tonalité mineure affleure ainsi comme un paradigme plus ou moins invisible du sens qui produit un sens hybride. « C'est une notion très complexe, celle de minorité, avec ses renvois musicaux, littéraires, linguistiques, mais aussi juridiques. »<sup>5</sup>

Comment rendre cette complexité de renvois d'une langue à l'autre ? L'allemand ne possède pas une telle dénomination abstraite pour le terme mineur ; majeur et mineur se dit pour la musique « dur » et « moll », mots dérivés du latin « durum » et « mollis » employés pour qualifier la tierce majeur et mineure qui caractérisent ces modes, et ces termes ne s'emploient pas en tant qu'adjectifs pour qualifier autre chose que la musique. Par ailleurs, on peut exprimer l'idée de minorité par le préfixe *minder* qui signifie moins, en précisant ce qui est en moins : *minderwärtig*, (qui a moins de valeur), *minderjährig* (qui a moins d'années). Ainsi fait la traduction allemande de *Critique et Clinique*, en se référant au *Journal* de Kafka <sup>6</sup> : « ein kleines, auf ewig minderes Volk », c'est-à-dire un petit peuple, éternellement mineur. De même, le terme de voisinage emprunte à la musique et aux mathématiques (plus précisément à la topologie algébrique/géométrie différentielle) ; il exprime l'ensemble de régularités qui côtoient chaque singularité, il est la part continue et régulière de la surface topologique (genre bouteille de Klein, surface de Riemann) ; en musique, les tons voisins sont les plus proches du ton principal, au sens où leur structure d'invariants diffère de ce dernier par une seule note altérée qui joue le rôle d'événement et donc de nouvelle singularité dans le mouvement de dépli de la surface musicale. On voit donc que « voisin » en mathématiques et en musique a un sens assez proche : le voisinage est une zone sous influence

<sup>4</sup> *Mille Plateaux*, p. 132.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>6</sup> *Kritik und Klinik*, Suhrkamp, 1993, p. 15, trad. par Joseph Vogl.

d'une singularité (qui est le ton principal en musique) qui s'en différencie par des micro-différences tout en contribuant à l'individuation (singularisation) de cette singularité. Comment ces termes se traduisent-ils en allemand ? Des tons voisins se dit en allemand *Nebentöne*, ou bien on parle de *Töneverwandschaft*, *Verwandschaft* désignant un lien de parenté indéterminée, dans lequel la nature du lien (père, enfant, cousin...) n'est pas indiquée. On voit donc que l'idée d'une individuation partiellement commune est présente dans le mot allemand. En mathématiques (topologie algébrique) on parle de *Nahsphäre des orientiertes Raumes*.

Or, le terme de zone de voisinage est fréquemment traduit par *Nachbarschaftszone*<sup>7</sup>: « on peut instaurer une zone de voisinage avec n'importe quoi, à condition que l'on s'en donne les moyens littéraires comme par exemple André Dhotel avec ses asters ». « Instaurer une zone de voisinage avec ses asters », signifie entrer avec eux dans un devenir commun ; or ici « voisin » est rendu par *Nachbar*, qui est celui qui habite à côté de moi, mon voisin de palier. Or, dans le *Nachbar*, il n'y a pas du tout de notion d'individuation indéterminée, ou de devenir commun ; on a au contraire une relation discrète au sens mathématique : les *Nachbarn* sont des sujets individuels juxtaposés. Traduite en tant que *Nachbarschaftszone* ou relation de voisinage, la zone de voisinage instaurée entre André Dhotel avec ses fleurs que Deleuze cite ici en exemple c'est faire courir le risque que l'on donne un sens psychologique à cette relation alors qu'il s'agit de ce que Deleuze appelle ailleurs un devenir aparallelèle de deux singularités.

Ce qui est en jeu dans ces deux termes de mineur et de voisinage, c'est à la fois une signification dans sa dimension connotative (comprendre sur quels domaines adjacents se greffe la philosophie de Deleuze) et une théorie de l'individuation : car c'est le devenir et la logique topologique dans laquelle il est pris qu'expriment ces termes. En introduisant une idée de discontinuité d'individus dans le voisinage, on perd la dynamique de l'individuation que donne à penser Deleuze.

Pour en revenir au terme de « mineur », on peut craindre

---

<sup>7</sup> *Kritik und Klinik*, op. cit., s. 11.

qu'ainsi réduit dans son acception, le concept de mineur n'ait perdu la fonction conceptuelle qu'il a dans la pensée deleuzienne. Non seulement la valeur dynamique de l'adjectif mineur n'est pas rendue, mais l'idée de devenir comme forme abstraite de l'individuation en procès n'est pas rendue non plus. En même temps, si l'on revient à l'origine de ce terme chez Kafka, évoqué à propos de sa propre position en tant qu'écrivain juif, doublement minoritaire vis-à-vis des Tchèques et des Allemands, il partait bien de ce point de départ étroit de la « petite nation » du « petit peuple », plus apte à la littérature politique du fait qu'il n'avait pas d'histoire de la littérature dans laquelle s'inscrire ni de modèles à imiter. Traduire « mineur » en allemand par *minder*, c'est finalement comme se retrouver au point de départ de la réflexion qu'eurent Kafka aussi bien que Deleuze et Guattari sur la question, ce point de départ étant le désir d'une culture juive minoritaire de résister de l'intérieur à la langue et à la culture allemande, en inventant d'autres modalités de variations que celles-là mêmes de cette langue et de cette culture. Résister non par le rejet et par l'affirmation d'une altérité mais par la bifurcation de la dérivation elle-même, comme la langue yiddish a bifurqué d'avec la bifurcation que le moyen haut-allemand empruntait en glissant vers le haut-allemand. A ceci près que dans ce point de départ que représente la réflexion de Kafka sur la langue, le rapport de ce devenir minoritaire à la musique était noué : Deleuze et Guattari furent dès l'abord très attentifs au rapport absolument original que Kafka noua avec une certaine idée de la musique comme déterritorialisation de la voix, autrement dit comme mise en variation et fractionnement de la continuité vocale ; et, bien qu'il ne se trouve pas trace d'une véritable réflexion sur les modes musicaux chez cet écrivain qui confesse n'avoir jamais eu qu'une écoute distraite de la musique, l'on peut dire que la réflexion que les deux penseurs conduiront ensuite dans *Mille plateaux* sur les rapports entre majeur et mineur en musique se déduit de ce que Kafka a fait surgir de la musique dans des nouvelles telles que *Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris* ou *La Métamorphose*. L'extension que Deleuze et Guattari donneront au concept de mineur est comme le

développement de ce que Kafka avait déjà noué entre la langue, la parole et la musique.

Dans *Kritik und Klinik*, le concept de mineur retrouve cependant cette dimension conceptuelle en prenant une autre forme formée à partir du français, le terme *Minorisierung*. C'est un procédé courant en allemand que de former des mots à partir du français ; mais il semble que ce soit un moyen pour les traducteurs et les commentateurs de la pensée deleuzienne de pointer la singularité des concepts de ce philosophe. Ainsi, si le terme *Territorium* existe en allemand pour désigner le territoire, on trouve respectivement *Deterritorialisierung* pour déterritorialisation et *Reterritorialisierung* pour reterritorialisation ; le terme n'est pas reconstruit en allemand, il est décalqué du français. Ou plutôt, ce n'est pas le mot qui est décalqué du français, mais le problème tout entier, la constellation cartographique dont procède la création conceptuelle. Heidegger pointait dans son étude sur les grammaires du verbe « être » la mutation que le passage du grec au latin avait introduite quant au rapport de la pensée avec son propre sol : en passant au latin, la pensée perdait son espace et se trouvait vouée à se construire sur une *Bodenlosigkeit*, sur une absence de sol. C'est un pareil décentrement que la langue allemande opère à notre avis en incorporant ainsi les concepts deleuziens ; à ceci près que ce décentrement n'est pas à penser comme une perte, mais comme un élan que la pensée se donne, parce que la langue mineure est intraduisible pour la langue majeure dont elle se détache. On ne traduit pas le yiddish en allemand, on le ressent. Il ne s'agit pas seulement de l'incorporation de termes étrangers mais d'une entreprise de recréation du sens des mots existants, qui sont d'ailleurs souvent d'origine latine : ainsi, pour traduire le terme de concept, on trouve successivement *Begriff* et *Konzept* – alors que ce terme qui existe en allemand signifie le projet –, et pour imagination *Einbildungskraft* et *Imagination*.

Ainsi, on ne peut comprendre cette pensée dans sa dynamique qu'en la rapportant aux processus concrets qui opèrent dans les domaines évoqués par Deleuze. L'abstraction deleuzienne est soustractive, partant d'un processus concret

pour en extraire une « machine abstraite » ; et pour comprendre le concept dans sa dynamique, il importe de le comprendre à la fois dans son enjeu philosophique et dans son contexte concret ; le concept deleuzien naît de cette greffe. Lire, c'est à la fois rapporter les termes à leur origine, à leur sens concret, et c'est aussi, par un mouvement qui va en sens contraire, donner un sens abstrait à ce sens concret. Mais ce second sens ne s'inscrit pas clairement, il est, comme le dit Kafka à propos du yiddish, une expérience confuse par nécessité, parce que ce qui importe, c'est le réseau de forces en jeu dans la compréhension : « pour comprendre le yiddish, il faut que vous méditez le fait qu'en dehors de vos connaissances, il y a encore en vous des forces qui sont actives, des rapports de forces qui vous rendent capables de comprendre le yiddish intuitivement. »<sup>8</sup>

Ce que voit la lecture qui passe d'une langue à l'autre, c'est le réseau qui se tisse entre les idées et les mots, comme une machine abstraite. Nous en appelons à une nouvelle lecture différentielle, comparative, qui travaille le texte comme une multiplicité inscrite de part et d'autre des langues, et qui envisage chaque traduction comme une lecture, selon le principe de variabilité deleuzien.




---

<sup>8</sup> « Discours sur la langue yiddish », *op. cit.*, éd. de la Pléiade, t. IV, p. 1144.